

ANGELUS SILESIUS
JOHANNES SCHEFFLER

Le Pèlerin chérubinique

Traduit de l'allemand par
HENRI PLARD



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2025

TITRE ORIGINAL
Cherubinischer Wandersmann

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le texte suivi¹ est celui de l'édition de Georg Ellinger – Angelus Silesius, *Cherubinischer Wandersmann (Geistreiche Sinn- und Schlußreime)*, Halle, Max Niemeyer, 1895 –, qui reproduit lui-même le texte de l'édition *priniceps*, 1657. Nous avons toutefois conservé le titre, *Le Pèlerin chérubinique*, et la curieuse dédicace du volume, qui n'apparaissent qu'en 1675.

Dans la traduction, nous avons surtout cherché la précision des termes ; nous savons que les pensées de Johannes Scheffler, dépouillées de leur forme poétique, perdent beaucoup de leur charme, et que le traduire est, en quelque mesure, une entreprise désespérée ; nous avons gardé, partout où nous l'avons pu sans sacrifier la pensée, le rythme et le mouvement du texte allemand – notamment dans les sonnets.

La dispersion extrême de la pensée d'Angelus Silesius, et la difficulté qu'éprouve le lecteur non familiarisé avec *Le Pèlerin chérubinique* à regrouper les distiques concernant le même sujet, excuseront l'essai de lexique que nous avons ajouté à notre traduction. Il n'est nullement exhaustif ; il doit simplement permettre de s'orienter dans quelques directions essentielles de la mystique de Silesius ; nous voudrions qu'il servît de base à une recherche plus approfondie, et qu'il épargnât aux lecteurs du *Pèlerin chérubinique* un premier travail aride et fastidieux. Pour les détails de la pensée de Silesius, nous renvoyons à notre étude : *La Mystique d'Angelus Silesius* (Paris, Aubier, 1943).

Nous faisons suivre notre texte du beau poème à la mémoire de Franckenberg, composé après la mort de son ami (25 juin 1652) et publié à l'occasion de son enterrement solennel, en novembre. Il reflète, dans sa pureté, la physionomie morale de Franckenberg, dont l'influence sur Scheffler a été si grande, sa noblesse et sa sagesse ; il témoigne, dans son émotion contenue et son accent très personnel, de l'amitié fervente de Scheffler pour son aîné : enfin, contemporain de la naissance du *Pèlerin chérubinique*, il en préfigure certaines idées. Le texte suivi est celui d'Ellinger dans son édition des *Sämtliche Poetische Werke*, d'Angelus Silesius (2 vol., Berlin, s. d.) tel qu'il se trouve au t. I, pp. 1-4.

HENRI PLARD

Le présent ouvrage parut pour la première fois à Vienne en 1657. Il fit l'objet d'une nouvelle édition en 1675, à Glatz, complété du sixième livre. La présente traduction du *Pèlerin chérubinique*, due aux soins d'Henri Plard, fut publiée aux éditions Aubier à Paris en 1946.
En couverture : Fra Angelico, *La Thébàïde*, 1420. Détail. Tempera sur bois. Florence, musée des Offices.
© Éditions Allia, Paris, 2025, pour la présente édition.

1. À une correction près, signalée en note.

L'homme contemple Dieu
Et la bête la terre;
Par quoi chacun pourra
Connaître ce qu'il est.

Johannes Angelus Silesius

Le Pèlerin chérubinique

ou

ÉPIGRAMMES ET MAXIMES SPIRITUELLES
pour amener à la contemplation de Dieu.

“Nous tous, qui contemplons, visage découvert,
la splendeur du Seigneur, sommes changés en
cette même image de clarté en clarté, comme par
l'Esprit du Seigneur.” 2 Cor. III, 18.

DÉDICACE

À l'éternelle Sagesse,
à Dieu,
au miroir sans tache
que contemplent les Chérubins et tous esprits bienheureux,
avec une admiration éternelle,
à la Lumière qui éclaire tous les hommes
qui viennent en ce monde,
au puits inépuisable, à la source jaillissante de toute Sagesse,
Dédie et ramène à Lui
ces gouttelettes tombées par grâce de Sa vaste mer
Son
du désir incessant de Le contempler
toujours mourant

JOHANNES ANGELUS

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Lecteur bienveillant, comme les vers que tu vas lire contiennent maint paradoxe étrange ou parole contradictoire, de même que des maximes très hautes et inconnues du vulgaire sur la Dété secrète, ainsi que sur l'union avec Dieu ou l'essence divine et aussi sur l'égalité avec Dieu et sur la déification ou divinisation et d'autres choses du même ordre, auxquelles on pourrait facilement, à cause de leur forme brève, attribuer un sens condamnable ou une intention mauvaise, il est nécessaire que je te donne tout d'abord cet avertissement.

Et il faut donc que tu saches, une fois pour toutes, que nulle part l'auteur ne prétend que l'âme humaine doive ou puisse perdre sa nature, et être transformée par la déification en Dieu ou son essence incréée, ce qui est impossible pour toute l'éternité. Car, quoique Dieu soit tout-puissant, Il ne peut faire (et s'il le pouvait Il ne serait pas Dieu) qu'une créature soit naturellement et essentiellement Dieu. C'est ainsi que Tauler dit dans ses *Institutions spirituelles*, chap. 9: "Comme le Très-Haut ne pouvait faire que nous fussions Dieu par nature (car c'est à Lui seul que cela convient), Il a fait que nous fussions Dieu par grâce, afin que nous puissions posséder avec Lui, dans un amour éternel, une même béatitude, une même joie, et un seul royaume"; mais il veut dire que l'âme élue et sainte parvient à une union si étroite avec Dieu et son essence divine qu'elle est toute pénétrée d'elle, transformée en elle, unie et un seul être avec elle; en sorte que si on pouvait la voir, on ne verrait et ne connaîtrait rien d'autre en elle que Dieu; ainsi qu'il en sera dans la vie éternelle, parce qu'elle sera comme toute engloutie dans l'éclat de sa splendeur, parce qu'elle peut même arriver à être une image si parfaite de Dieu qu'elle est juste (par grâce) ce qu'est Dieu (par nature) et que par conséquent, en ce sens, on peut dire à bon droit qu'elle est une lumière dans la Lumière, un Verbe dans le Verbe, et un Dieu en Dieu (comme le disent mes vers). Puisque, comme dit un maître ancien, Dieu le Père n'a qu'un Fils, et ce Fils, nous le

sommes tous en Christ. Si donc nous sommes fils en Christ, nous devons aussi être ce qu'est Christ et avoir la même essence qu'a le Fils de Dieu : car c'est justement (comme dit Tauler dans son quatrième sermon de la Nativité) "parce que nous avons la même essence que nous devenons pareils à Lui et Le voyons vrai Dieu, comme Il l'est."

Et tous les saints contemplateurs de Dieu s'accordent sur ce principe : en particulier ce Tauler que nous avons déjà mentionné, dans le troisième sermon pour le troisième dimanche après la Trinité, lorsqu'il dit : "L'âme devient (par la reconquête de son image) pareille à Dieu et divine : elle devient par grâce tout ce qu'est Dieu par nature. En cette union et immersion en Dieu, elle est menée en Dieu au-dessus d'elle-même, et si pareille à Dieu que si elle se voyait elle-même, elle se prendrait pour Dieu ; et qui la verrait, la verrait selon cette essence, non certes naturelle, mais donnée à elle par grâce, dans cette forme et sous ces attributs de Dieu, et recevrait donc la béatitude de cette vue. En effet Dieu et l'âme ne sont qu'un dans cette union : quoique par grâce et non par nature". Et un peu plus loin : "L'âme pure et divine qui est aussi libre que Dieu de l'amour des créatures sera considérée par les autres, et se considérera aussi de toute éternité comme Dieu (car Dieu et une telle âme ne font qu'un dans l'union en question) et elle recevra sa béatitude en elle-même et d'elle-même dans cette union".

Ruysbroeck au troisième livre de l'*Ornement des Nocces spirituelles*, ch. 1 : "Dans l'unité essentielle de Dieu, tous les esprits recueillis et fervents ne sont qu'un avec Dieu par leur immersion d'amour en lui et leur fusion avec lui ; et ils sont par grâce ce même Un qu'est cette même essence en soi".

Et au même passage : "Saisir et comprendre Dieu au-delà de toutes les images, tel qu'il est en lui-même, c'est dans une certaine mesure être Dieu avec Dieu sans mode, ou, pour ainsi dire, sans altérité sensible". Et dans le même livre, ch. 2, il dit : "Quand l'esprit de l'homme s'est perdu lui-même par l'amour de fruition, il reçoit la clarté de Dieu sans mode : et il devient même (dans la mesure où le peut une créature), sans cesse, cette même clarté qu'il reçoit".

C'est ainsi que parle également saint Bernard dans le livre *De la Vie Solitaire*, lorsqu'il dit : "Nous serons ce qu'il est.

Car ceux à qui a été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, il leur est aussi donné de pouvoir, non certes être Dieu, mais être ce qu'est Dieu". Et plus loin : "Cette image de Dieu est nommée l'Unité d'esprit, non seulement parce que le Saint-Esprit dirige ses œuvres, ou en revêt l'esprit de l'homme, mais aussi parce qu'elle-même est le Saint-Esprit, Dieu, l'amour. Car par Lui, qui est amour du Père et du Fils, et unité, et délectation, et bien, et baiser, et embrassement, et tout ce qui peut leur être commun à tous deux, dans cette union suprême de la vérité et cette vérité de l'union, l'homme a à sa manière le même rapport à Dieu, que le Fils au Père dans leur unité libre, ou le Père au Fils quand, dans l'étreinte et le baiser du Père et du Fils, la conscience de leur béatitude se trouve dans une certaine mesure entre eux ; ceci, quand, d'une façon qui dépasse toute parole et toute pensée, l'homme de Dieu mérite de devenir non Dieu, mais cependant ce qu'est Dieu par nature et l'homme par grâce". Et Bernard également : "Tu demandes comment cela peut se faire, puisque l'essence divine est incommunicable ? Je te réponds d'abord avec saint Bonaventure : si tu veux le savoir, interroge la grâce, et non la doctrine ; le désir et non la raison ; le soupir de la prière, et non l'effort de la lecture ; l'époux et non le maître ; Dieu et non l'homme ; l'obscurité et non la clarté ; non la lumière mais le feu qui embrase tout entier, et mène à Dieu d'un désir ardent, feu qui est Dieu même".

Sur le second point, que l'essence de Dieu, sans doute, n'est pas communicable en sorte qu'elle puisse se mêler avec une chose, et devenir une nature ou une essence avec elle ; mais que d'une certaine manière, à cause de l'union si proche et si intime qu'elle a avec les âmes saintes dans lesquelles elle se répand, elle peut pourtant être dite communicable, et qu'ainsi saint Pierre dit que nous devenons participants de la nature divine ; et saint Jean, que nous sommes enfants de Dieu, parce que nous sommes nés de Dieu ; ces âmes ne peuvent être nommées enfants de Dieu, et participant à la nature divine (dit Thomas à Jésus, livre 4 du *De oratione divina*, ch. 4) si celle-ci n'est pas en nous, mais séparée et loin de nous. Car, pas plus qu'un homme

ne peut être sage sans sagesse (comme dit Tauler dans le quatrième sermon sur la Nativité), un homme ne peut être enfant de Dieu sans la filiation divine, c'est-à-dire, sans avoir l'essence réelle du Fils de Dieu lui-même. Aussi, pour être fils ou fille de Dieu, il faut que tu aies cette essence même qu'a le Fils de Dieu, ou tu ne peux être fils de Dieu. Mais une si grande magnificence nous est encore cachée. C'est pour cette raison que saint Jean, au passage cité, continue en ces termes : "Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'est pas encore manifesté, mais nous savons, quand cela apparaîtra, que nous lui serons pareils, c'est-à-dire que nous serons la même essence que lui, etc." C'est pour cette raison que Nicolas à Jésus (livre 2, ch. 16 de l'*Elucidatio Theologica* in St. Jean de la Croix) dit : que l'âme obtient par les effets de l'amour dont elle aime Dieu que Dieu ne lui communique pas seulement ses dons, mais que même la liberté et l'essence de Dieu sont librement présentes à l'âme par titre spécial. Et c'est ce que confirment les paroles de saint Augustin (p. 185 du *De tempore*), lorsqu'il dit : "Le Saint-Esprit est tombé en ce jour pour préparer le cœur de ses apôtres comme une averse de sanctification, non comme un visiteur hâtif, mais comme un consolateur durable et un compagnon éternel. Puis, comme il avait dit de lui-même à ses apôtres (Matthieu 28) : 'Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde', il dit aussi du Saint-Esprit : 'Le Père vous donnera le Consolateur pour être avec vous pour l'éternité' et c'est pour cela qu'il a été en ce jour avec ses croyants non seulement par la grâce de la justification, mais même par la présence de sa majesté ; et que dans ces vases s'est répandu non seulement le parfum du baume, mais même l'essence propre de l'Huile Sainte".

Mais pour comprendre et pour expliquer plus proprement et sans erreur cette union, j'ai toujours beaucoup aimé les images qu'emploient les saints pères de l'union du soleil avec l'air, du feu avec le fer, du vin avec l'eau, et d'autres semblables, pour décrire par là de quelque manière cette haute union de Dieu avec l'âme. Parmi eux, saint Bernard, vers le milieu du livre *Comment on doit aimer Dieu*, parle ainsi : "Comme une goutte d'eau versée dans beaucoup de

vin semble toute perdue, en prenant le goût du vin et son ardeur, et comme un fer rouge brûlant devient en tout semblable au feu, et dépouille sa forme ancienne qui lui était propre ; et comme l'air pénétré de la lumière du soleil est transformé en la clarté de cette lumière de sorte qu'il semble moins être illuminé qu'être lumière même, de même il sera nécessaire que chez les saints tout désir humain fonde de lui-même de façon inexplicable, et soit tout répandu en la volonté de Dieu : car comment Dieu voudrait-il sans cela être tout en tous, s'il restait en l'homme quelque chose de l'homme"? Et au chapitre 25 du *Livre d'Amour*, après avoir cité ces mêmes images, il ajoute : "Ainsi l'esprit de l'homme, quand il est revêtu d'amour divin, est tout amour. Aussi, celui qui aime Dieu est mort à lui-même, et en vivant pour Dieu seul, il s'unit dans une certaine mesure (pour ainsi dire) en essence au Bien-Aimé (*consubstantiat se dilecto*). Car de même que l'âme de David est unie à l'âme de Jonathan, ou que celui qui s'attache à Dieu devient un seul esprit avec lui, ainsi le désir entier ne se perd pas en Dieu, pour qui sait juger justement cette union, sans une certaine communion d'essence, etc". Et on trouve des idées analogues chez Ruysbroeck, Herp, Tauler et d'autres encore. Surtout chez Louis de Blois, qui au chapitre 12 de ses *Institutions spirituelles* a ces très belles paroles : "Dans l'union secrète, l'âme aimante s'écoule et s'échappe d'elle-même, et s'engloutit, comme si elle s'était anéantie, dans l'abîme de l'amour éternel, où elle est morte à elle-même et vit pour Dieu, sans rien savoir, sans rien sentir que l'amour qu'elle goûte ; car elle se perd dans l'immense désert et ténèbre de la Dèité. Mais se perdre ainsi, c'est se trouver. Et en vérité, ce qui là dépouille l'humain et revêt le divin est transformé en Dieu ; de même, le fer dans le feu prend l'apparence du feu et est changé en lui. Mais l'essence de l'âme ainsi déifiée subsiste, de même que le fer rouge ne cesse pas d'être fer. Ainsi l'âme qui auparavant était froide est maintenant brûlante, celle qui auparavant était obscure est maintenant rayonnante ; celle qui auparavant était dure est maintenant amollie ; toute colorée de Dieu, parce que l'essence divine est infusée en son être, toute consumée du feu de l'amour divin, et elle est toute fondue et passée en Dieu, et unie à lui sans mode, et

devenue un seul esprit avec lui : de même qu'or et bronze sont fondus ensemble dans un lingot de métal”.

C'est donc en ces mots et paroles et en d'autres analogues que les saints contemplateurs de Dieu se sont efforcés d'exprimer dans une certaine mesure l'union étroite de Dieu avec l'âme sanctifiée ; car la décrire dans ses profondeurs, disent-ils, on ne pourrait trouver de mots pour le faire.

Si donc le lecteur favorable trouve çà et là dans ces vers des idées analogues, qu'il veuille les tourner dans ce sens et les comprendre ainsi.

Quoique je pense maintenant m'être expliqué suffisamment en ce qui concerne ce point, il faut pourtant que j'y ajoute un beau texte de Denys le Chartreux ; celui-ci parle en ces termes (art. 42 in Exodus) : “Alors l'âme est toute épanouie dans la lumière infinie, et si lumineusement, amoureusement et intimement unie à la Dêité au-delà de l'essence et à la Trinité au-delà de la félicité, qu'elle ne sent plus rien d'autre, ni ne perçoit sa propre action ; mais elle s'écoule d'elle-même, et remonte à sa source propre, et ainsi elle est ravie dans les richesses de la gloire, consumée au feu de l'amour incréé et sans mesure, plongée et engloutie dans l'abîme de la Dêité, de sorte qu'elle semble dans une certaine mesure dépouiller son être créé et revêtir à nouveau son être incréé et son premier être idéal (*esse ideale*). Non que sa nature propre soit transmuée ou que son être propre lui soit ravi, mais parce que les attributs de son être et son mode ou qualité de vie sont déifiés : c'est-à-dire, s'égalent surnaturellement et par grâce à Dieu et à sa béatitude infinie, et ainsi s'accomplit merveilleusement la parole de l'Apôtre : “Celui qui s'attache au Seigneur n'est qu'un esprit avec lui”, etc.

Quand donc l'homme est parvenu à une égalité si parfaite avec Dieu, et est devenu un avec Lui, et a atteint en Christ la filiation totale, il est aussi grand, aussi riche, aussi sage et aussi puissant que Dieu, et Dieu ne fait rien sans un tel homme, car Il est un avec lui : il lui révèle toute sa splendeur et ses richesses, et n'a rien dans toute sa maison, c'est-à-dire en lui-même, qu'il lui tienne caché, ainsi qu'il a dit à Moïse : je te montrerai tout mon bien. L'auteur ne va donc pas trop loin quand il dit au n° 14, au nom d'un tel homme : “Je suis aussi riche que Dieu ; car celui qui possède

Dieu possède avec Dieu tout ce que Dieu possède”. Ainsi, ce qui est dit aux n°s 8, 95, 96 et ailleurs doit être aussi compris selon cette union, quoique ces deux premiers visent aussi la personne du Christ, qui est véritablement Dieu et nous a enseigné par ses incomparables œuvres d'amour que Dieu, en quelque manière, souffrirait si nous étions perdus. C'est pour cela qu'Il est, non seulement venu dans notre misère, et devenu homme, mais aussi qu'il a voulu mourir de la mort la plus infamante, pour qu'Il pût nous ramener à Lui et avoir éternellement sa joie et sa félicité avec nous : selon qu'il est dit, ma joie est auprès des enfants des hommes. Ô merveilleuse et inexprimable noblesse de l'âme ! Ô indigne dignité à laquelle nous pouvons parvenir par Christ ! que suis-je donc, mon roi et mon Dieu, et qu'est mon âme, ô majesté infinie, pour que tu t'abaisses jusqu'à moi et que tu m'élèves jusqu'à toi ! pour que tu cherches ta joie en moi, toi qui pourtant es la félicité éternelle de tous les esprits ! pour que tu veuilles t'unir à moi, et moi à toi, toi qui te suffis éternellement à toi-même ! Oui, qu'est mon âme pour être à toi, aussi entièrement que l'époux à l'épouse, que l'amour à son aimé ! Ô mon Dieu, si je ne croyais pas que tu fusses véridique, je ne pourrais pas croire qu'entre moi et toi, l'incomparable majesté, une telle communion fût possible. Mais puisque tu as dit que tu voulais t'unir à moi pour l'éternité, je dois admirer, le cœur humble et l'esprit paralysé, cette grâce au-delà de toute intelligence, dont jamais je ne saurais m'estimer digne. C'est toi seul, ô mon Dieu, qui fais des miracles incomparables : puisque toi seul es Dieu. À toi soit louange et gloire, action de grâces et magnificence, d'éternité en éternité.

Pour ce qui peut du reste concerner des paroles et des sentences qui ne sont pas connues couramment de tous, j'espère que le lecteur bienveillant, s'il est versé dans les maîtres de la Sagesse mystique, non seulement ne se laissera pas dérouter par elles ; mais qu'elles lui seront aussi très plaisantes et agréables, en ce qu'il trouvera ici sous une forme concise ce qu'il aura lu tout au long chez eux, ou même goûté et éprouvé lui-même par l'atteinte de la grâce de Dieu. Mais s'il est encore ignorant de ces matières, je le renvoie

amicalement à ces auteurs ; et surtout à Ruysbroeck, Tauler, Herp, l'auteur de la *Théologie allemande*, etc. Et, à côté d'eux, je lui recommande spécialement Maximilien Sandæus Societatis Jesu, qui, avec sa *Theologia mystica* et sa *Clavis*, s'est attiré des droits particuliers à la reconnaissance des amateurs de cette science divine. Car donner pour chaque mot un commentaire complet et clair exigerait de vastes développements et ne ferait que lasser le lecteur. On perd déjà assez la mesure dans le nombre des livres, au point qu'actuellement on écrit presque plus qu'on ne lit. Ces vers, – comme il a été donné à l'auteur de les composer, la plupart sans réflexion et sans méditations pénibles, en peu de temps, grâce à la source de tout bien, de sorte qu'il a même écrit le premier livre en quatre jours, – doivent aussi rester tels et encourager le lecteur à chercher le Dieu caché en lui et sa Sagesse divine, et à contempler son visage de ses propres yeux. Néanmoins là où le sens semble être trop douteux ou par trop obscur, il y sera joint une courte explication. Mais que le lecteur médite sur ces vers, et vive dans la contemplation des merveilles de Dieu, avec un amour sincère, à la plus grande gloire de Dieu, qui veuille m'exaucer. Fait en Silésie le 7 juillet de l'année seize cent cinquante et six.

PREMIER LIVRE

1. Ce qui est fin demeure.

Pure comme l'or le plus fin, roide comme un rocher, toute claire comme le cristal : telle doit être ton âme¹.

2. Le lieu de l'éternelle quiétude.

Qu'un autre s'inquiète de sa sépulture et destine de fiers bâtiments à sa charogne. Je ne m'en soucie pas : mon tombeau, mon effort et mon cercueil où je reposerais à jamais doivent être le cœur de Jésus.

3. Dieu seul peut satisfaire.

Arrière, arrière, séraphins, vous ne pouvez apaiser ma soif ; arrière, arrière, saints, et ce qui brille en vous. Je ne veux plus de vous : je ne me jette que dans la mer incréée de la Déité nue².

4. Il faut être tout divin.

Seigneur, ce n'est pas assez que je te serve en ange et verdoie³ devant toi dans la divine perfection : c'est bien trop médiocre pour moi, et trop peu pour mon esprit : qui veut bien Te servir doit être plus que divin.

5. On ne sait ce qu'on est.

Je ne sais pas ce que je suis, je ne suis pas ce que je sais : une chose sans être une chose ; un point et un cercle⁴.

6. Il faut que tu sois ce qu'est Dieu.⁵

Pour trouver ma fin dernière, et mon premier commencement, je dois m'approfondir en Dieu, et Dieu en moi, et devenir ce qu'Il est : je dois être clarté dans la clarté, je dois être Verbe dans le Verbe, Dieu en Dieu*.

* Tauler, *Institution spirituelle*, chap. 39.

1. Les notes du traducteur, appelées par un chiffre arabe, commencent à la page 251.

7. Il faut même dépasser Dieu.

Où est mon séjour? Où toi et moi ne sommes. Où est la fin dernière à laquelle je dois tendre? Là où l'on n'en trouve pas. Où dois-je donc aller? Je dois monter encore plus haut que Dieu, dans un désert*.

* C'est-à-dire au-delà de tout ce qu'on connaît de Dieu ou qu'on peut penser de lui, selon la contemplation négative, sur laquelle cf. les mystiques.

8. Dieu ne vit pas sans moi.

Je sais que sans moi Dieu ne peut vivre un clin d'œil; Si je deviens néant, il faut qu'il rende l'âme*.

* Cf. la préface⁶.

9. Je le tiens de Dieu, et Dieu de moi.

Que Dieu soit et vive si heureux, sans désir, il l'a reçu de moi autant que moi de Lui.

10. Je suis comme Dieu et Dieu comme moi.

Je suis aussi grand que Dieu: il est aussi petit que moi: il ne peut être au-dessus de moi ni moi au-dessous de Lui.

11. Dieu est en moi et moi en Lui.

Dieu est en moi le Feu, moi en Lui la Clarté: ne sommes-nous pas très intimement unis?

12. Il faut se jeter plus haut que soi.

Homme, si tu t'élances en esprit au-delà de l'espace et du temps, tu peux à chaque instant être en l'éternité.

13. L'homme est Éternité.

Moi-même je suis Éternité, quand j'abandonne le temps et me saisis en Dieu et Dieu en moi.

14. Un chrétien est aussi riche que Dieu.

Je suis aussi riche que Dieu, il ne peut y avoir grain de poussière – homme, crois-m'en – que je n'aie en commun avec lui⁷.

15. La Sur-déité.

Ce qu'on a dit de Dieu ne me suffit toujours pas: la Sur-déité est ma vie et ma lumière⁸.

16. L'amour contraint Dieu.

a) Si Dieu ne voulait pas me mener plus haut que Dieu, je veux l'y contraindre simplement par l'amour*.

* Cf. le n° 7.

17. Un chrétien est fils de Dieu.

Moi aussi je suis fils de Dieu, je suis assis à sa droite: son esprit, sa chair et son sang lui sont connus en moi.

18. Je fais ce que fait Dieu.

Dieu m'aime plus que Lui: si je L'aime plus que moi, je Lui donne tout autant qu'Il me donne de Lui.

19. Le silence bienheureux.

Que l'homme est donc heureux, s'il ne veut ni ne sait! si, (comprends-moi bien), il ne donne à Dieu ni louange ni gloire*.

* Il s'agit ici de l'Oraison de silence sur laquelle voir Maximilien Sandæus, *Théologie mystique*, Livre II, comment. 3.

20. La béatitude dépend de toi.

Homme, tu peux saisir toi-même ta béatitude: si seulement tu t'y disposes et t'y prêtes.

21. Dieu se donne comme on le veut.

Dieu ne donne rien à personne, Il s'offre à tous: et si seulement tu le veux tel, Il sera tout à toi.

22. L'abandon.

Autant tu cèdes à Dieu, autant Il peut être pour toi: ce n'est ni plus ni moins, qu'Il te tirera de tes peines.

23. La Marie spirituelle.

Je dois être MARIE, et enfanter Dieu, s'il faut qu'Il m'accorde la béatitude pour l'éternité.

24. Il faut ne rien être, ne rien vouloir.
Homme, si tu es, si tu sais, si tu aimes et tiens encore quelque chose : tu n'es pas, crois-m'en, délivré de ton fardeau.

25. On ne saisit pas Dieu.
Dieu est un pur Néant, ni Maintenant ni Ici* ne le touchent : plus tu cherches à le saisir, plus Il t'échappe.
* *i.e.* Espace et Temps.

26. La mort mystique.
La mort est bienheureuse : plus elle est forte, plus splendide est la vie qu'on élit en elle.

27. Mourir fait vivre.
En mourant mille fois, le sage demande mille vies par la Vérité même.

28. La plus heureuse des morts.
Nulle mort n'est plus heureuse, que de mourir en Dieu, et périr, corps et âme, pour le Bien Éternel*.
* *i.e.* livrer à l'extrême péril corps et âme pour l'amour de Dieu : comme s'y offrirent Moïse et saint Paul, et bien d'autres saints.

29. La mort éternelle.
La mort d'où ne s'épanouit pas une vie nouvelle, c'est elle que fuit mon âme entre toutes les morts.

30. Il n'y a pas de mort.
Je ne crois pas à la mort : que je meure à chaque heure, j'ai trouvé chaque fois une vie meilleure.

31. La mort perpétuelle.
Je meurs et vis pour Dieu : si je veux vivre éternellement pour Lui, je dois aussi pour Lui rendre éternellement l'âme*.
* Au sens mystique, c'est-à-dire renoncer.

32. Dieu meurt et vit en nous.
Je ne meurs ni ne vis : Dieu même meurt en moi* : et ce que je dois vivre c'est Lui aussi qui le vit sans cesse**.
* Parce que c'est de Lui que découle originellement la vertu de

mortification ; de même, selon saint Paul, 2 Cor. 3, 10, la mortification de Jésus.

** Je vis, non moi, mais Christ en moi.

33. Rien ne vit sans mourir.
Dieu même doit mourir, s'Il veut vivre pour toi : comment crois-tu, sans mort, hériter de sa vie ?⁹

34. La mort te déifie.
Quand tu es mort et que Dieu est devenu ta vie, c'est alors seulement que tu entres dans l'ordre des hauts dieux.

35. La mort est la meilleure des choses.
Je dis, puisque la mort seule me délivre, qu'elle est entre toutes choses la meilleure des choses.

36. Il n'y a pas de mort sans vie.
Je dis qu'il ne meurt rien : ce n'est qu'une autre vie, celle des tourments même¹⁰, que nous donne la mort.

37. L'inquiétude vient de toi.
Il n'est rien qui t'agite, toi-même tu es la roue qui s'en va d'elle-même et n'a pas de repos.

38. L'indifférence donne la paix.
Si tu reçois toutes choses sans aucune distinction¹¹, tu restes calme et égal, dans la joie et la peine.

39. L'abandon imparfait.
Celui qui dans l'enfer ne peut vivre sans enfer ne s'est pas encore tout donné au Très-Haut.

40. Dieu est ce qu'Il veut.
Dieu est un grand miracle : Il est ce qu'il veut être, et Il veut ce qu'Il est sans mesure et sans but.

41. Dieu ne se connaît pas de fin.
Dieu est infiniment haut (homme, crois-le bien vite), Lui-même ne trouve pas, de toute éternité, la fin de sa divinité.